

Chambre 56

Le Pavillon est à l'Est. Je ne sais pas pourquoi mais souvent les pavillons sont à l'Est. Ils pourraient être ailleurs, au Sud par exemple. Ce serait plus gai. A cause de la luminosité, du soleil, oui c'est ça le soleil des revenants *le soleil*, et puis la vue sur les platanes. C'est très joli, les platanes, même en hiver. Surtout en hiver, je trouve. Vous savez les platanes en hiver on sent qu'ils attendent quelque chose. Je ne sais pas trop quoi, mais quelque chose. C'est un peu comme pour nous, en fait. C'est pour ça que c'est si ennuyeux qu'on les voit peu du Pavillon, les platanes. On manque déjà tellement de miroirs à l'intérieur.

Les pavillons pourraient décidément être au Sud, ça nous arrangerait bien. A cause du panorama sur la ville, par exemple. Sur la ville en vallée, parce que c'est toujours en surplomb les cliniques. Je ne sais pas pourquoi mais souvent les cliniques sont en surplomb. Elles pourraient être ailleurs, au centre des cités par exemple. Ce serait plus vivant. On pourrait avoir l'impression d'exister un peu plus, de saisir des choses, la perception des corps mouvants, les agitations organiques, on pourrait appartenir à la rumeur générique, oui c'est ça, se dire que jusqu'au fond des orifices, de tous les orifices, on est emplis, on déborde de la rumeur générique. On aurait la bouche pâteuse de mots ordinaires, le scutum gonflé de sens commun, on se rassurerait en dodelinant du sous-chef, on se susurrerait des adages à s'en user la moelle et le petit marteau. Ce serait si apaisant. Faire fondre le cérumen sous la chaleur vacante, faire fondre la chair humaine sous la fadeur cinglante. Ça nous aiderait sûrement à comprendre qu'on existe. Que si on est là, maintenant, ici, c'est parce qu'on est obligé d'exister. Et qu'on a pas très bien compris comment. Comment faire. Parce que c'est difficile, très difficile d'exister. Pas évident du tout. Quand j'étais petite fille, enfin pas si petite que ça, j'exagère, j'étais pas petite non, je devais avoir treize ou quatorze ans, on est pas petite fille à cet âge là, on ne l'est plus du tout, c'est pas parce qu'on a encore un corps lisse, un corps jachère qu'on est encore une petite fille. J'ai acheté un livre qui s'appelait *La vie, mode d'emploi* et j'ai drôlement été déçue. Enfin pas déçue déçue, pas vraiment. Abusée plutôt, oui c'est le mot, abusée. Depuis j'ai appris à préalablement examiner les quatrième de couverture, ça évite les malentendus.

Si les cliniques étaient en centre ville on pourrait observer l'adaptation des corps vivants en milieu urbain. En tirer des règles, des généralités, des études très utiles. Derrière des vitres fumées, si possibles. Pour se protéger très fort quand même de la contamination. Comprendre c'est une chose. Une chose importante. Mais ça veut pas dire pour autant qu'on a vraiment envie de laisser le virus agir. Il agit très vite le virus, vous savez. Le problème, le vrai problème, c'est qu'il y a des sangs réfractaires. Des globules et des leucocytes qui font des cloques sous l'allergie. Les symptômes sont assez pervers parce qu'on les voit pas à l'œil nu. Il arrive même que des tumeurs enflent tellement dans le cerveau que le crâne se fissure lentement sans être détecté au scanner. Après, évidemment, c'est tellement trop tard que tout le monde fait comme si de rien n'était.

Si les cliniques étaient en centre ville, en plein centre, comme les cimetières l'étaient autrefois, il n'y a pas que les riverains qui se sentiraient menacés. Nous sommes le peuple de l'aquarium et nous craignons leur vieux carbone, leurs rejets oxydés et leurs incitations à la

citoyenneté. Je dis nous mais je triche. Les autres, je n'en sais rien. Je suis une vouivre arêtes à nu, j'adorerais être un piranha mais je suis à peine une sardine. Noter : rechercher le nom d'un poisson clair de petite taille qui ne se déplace pas en ban.

Les cliniques ne sont pas en centre ville. Lorsqu'elles le sont, elles sont encerclées de grandes grilles, souvent jolies, en fer forgé. Forêt de ronces château d'Espagne ensommeillées belles aux abois. Le coup du bocal à brochets je sais que c'est un peu idiot. Les brochets sont des prédateurs, or ici ça pêche par faiblesse. Nous sommes le chœur d'inadaptés, et je ne peux même pas prétendre au moindre rôle de coryphée. Les distinctions, ça se mérite.

En fait, ça ne nous serait pas vraiment utile que les cliniques soient en centre ville. Parce que nous l'avons tous déjà été, chacun ou presque, tout seul, ou peut-être même accompagné. En centre ville. Par un compagnon une compagne un voisin de pallier un ficus ou un animal domestique. Par des collègues aussi parfois, pour les moins chanceux d'entre-nous. Et que tout porte à croire que ça ne s'est pas très bien passé.

Le Pavillon est à l'Est. Au centre, tout au centre, en haut de l'allée de gravier, il y a la grande bâtisse, style anglo-normand dit le prospectus qui ne ment pas parce que les prospectus des Cliniques Médicales ne peuvent pas mentir à cause des contrôles de la Sécurité Sociale. La Sécurité Sociale ne rigole pas avec les Cliniques Médicales, surtout quand elles ne sont pas conventionnées mais néanmoins agréées. Parce qu'elles pratiquent un tas de trucs qu'on appelle des projets thérapeutiques adaptés, et que ces projets thérapeutiques adaptés ont une durée indéterminée qui se déroule en trois phases qui accroissent violemment le déficit de la Sécurité Sociale qui est quand même bien obligée d'en prendre en charge une partie. Nous pouvons donc tenir les Cliniques Médicales non conventionnées mais agréées par la Sécurité Sociale responsables du violent accroissement des taxes sur le tabac. Mais comme l'Etat veille plus qu'au grain, les contribuables qui participent financièrement au fonctionnement des camisoles sociales peuvent être rassurés : une étude récente a démontrée que les consommateurs de tabac représentent un pourcentage élevé jusqu'à l'indécence dans les Clinique Médicales non conventionnées où on peut même fumer au lit. Comme quoi, quand même, y a une justice.

En haut de l'allée de graviers qui traverse le parc, la bâtisse de style anglo-normand est propice aux troubles thymiques, anxieux, délirants, aux problèmes de la personnalité et à l'alcoololo-dépendance. Le Pavillon de l'Est est pour sa part consacré aux maniaco-dépressifs. Les tendances suicidaires sont en option. Je n'ai pas les moyens de posséder un trouble de la personnalité parce que les chambres coûtent trois cent euros par jour et que pour les raisons évoquées ci-dessus, la Sécurité Sociale n'en rembourse qu'une infime partie. D'ailleurs je ne souffre pas de trouble de la personnalité. Je suis atteinte d'un cancer du nénuphar, et si l'interne de Saint Anne m'a conseillé de me rendre à la clinique de Ville d'Avray ça s'appelle le hasard.

Les maniaco-dépressifs sont toujours hébergés dans les pavillons parce qu'ils ont besoin de sommeil, de calme, et d'éviter tout contact avec les anxieux, les délirants, les schizophrènes et les alcoololo-dépendants. Les maniaco-dépressifs ne sont pas très portés sur la convivialité,

et rechignent fréquemment à prendre leur repas dans la salle à manger commune ou à participer à l'atelier d'origami.

Le Pavillon est à l'Est. De là l'Eden est une posologie.

Le Pavillon est un bâtiment de plein pied, constitué d'un long, très long couloir, où s'aligne les chambres individuelles. La salle des infirmiers sert également d'accueil à l'entrée. Les chambres s'alignent et leur ventre recèle chacune un organisme nerveusement déficient. Ces organismes nerveusement déficients ont à leur disposition un cabinet de toilette, une table à roulette, un lit, un placard, une chaise, un bureau, une commode, une fenêtre à barreaux et un poste de télévision. Ce dernier accessoire permet à tout observateur de constater que les maniacos-dépressifs apprécient grandement la programmation de la première chaîne hertzienne, et accessoirement que les troubles bipolaires doivent avoir des conséquences sur l'altération auditive.

J'ai été admise à la Clinique Médicale de Ville d'Avray le 3 janvier 2003 parce que c'était plus pratique d'attendre que soient passées les fêtes de fin d'année.

Je m'appelle Pétronille. Pétronille Maupin. Je suis parfaitement consciente que mon prénom est ridicule. J'ai mis vingt-deux ans à comprendre que ma mère avait fait exprès.

Quand j'avais cinq ans je m'ai pas tué. J'ignorais que le mot mort figurait au cheptel de la langue française et de son fidèle compagnon le Petit Robert. Mort : nom commun féminin singulier. Le genre des mots est important. C'est pour ça que j'ai nié le décès parental le soir de mes dix ans. Papa maman sont morts : le masculin l'emporte sur le féminin il y a pluriel et la grammaire elle-même ne pouvait être d'accord. A l'école Mademoiselle Nicole nous disait : les adjectifs précisent et qualifient mais ne sont pas obligatoires. Les phrases peuvent exister sans l'ombre adjectivale. Le déni substantif auréola mon deuil.

Je n'ai jamais dit par la suite papa maman sont morts. J'ai dit : je les ai perdus. Depuis, j'ai un tas de problèmes plus ou moins objectifs avec ma mémoire et les hommes. Le psychiatre dit que c'est parce que mon père s'appelait Sylvain mais que je l'entends en trois mots.

J'ai été admise à la Clinique Médicale de Ville d'Avray le 3 janvier 2003 avec mention très bien.

La Pavillon est à l'Est, ma chambre à son extrême, numéro 56. C'est un chiffre qui ne correspond à rien. J'ai calculé dans tous les sens. En numérologie cinq plus six ça fait onze et donc deux alors que je suis quatre d'après la rubrique du magazine que je lis une fois par mois chez le coiffeur. Je suis obligée d'aller une fois par mois chez le coiffeur, sinon mon carré n'est pas droit et alors j'ai l'air d'une pouilleuse. Maman m'appelait Chiffonnette. Je ne serai jamais une femme sophistiquée, c'est injuste mais je n'y peux rien. Les textiles les plus onéreux, les étoffes les plus précieuses se froissent toujours à peine portées. Je pense que ma peau est toxique, elle nuit aux fibres, c'est évident. 56 n'est l'année de naissance de personne, enfin de personne de proche, mort ou vivant. Il n'y a pas de charge symbolique. C'est rare que ça m'arrive. Cette absence de fatum m'a tout d'abord décontenancée. J'ai recherché dans les adresses, les vieilles adresses et les moins vieilles. Aucun porche ni aucune

entrée. 56 est un chiffre vierge. Un chiffre en friche. Je suis première à l'habiter, enfin première de la lignée. Je suis fière d'investir un chiffre. C'est comme une clef à moi toute seule. L'ennui c'est où est le verrou.

Je n'ai pas poussé ma voisine de droite. Elle est tombée toute seule. Ma voisine de droite tombe souvent toute seule. Elle quitte sa chambre pour le couloir. Frappe très discrètement à ma porte. M'annonce solennellement qu'il est l'heure et puis s'effondre en syncope. Les infirmières lui disent qu'elle n'est pas raisonnable et me font les gros yeux. Moi je n'y suis pour rien, je ne lui réponds pas, je n'en ai pas le temps. Je suis très occupée. Je suis ici disent les docteurs pour 1 récupérer 2 mettre un terme à mon penchant pour les benzodiazépines 3 amorcer un travail sur moi-même. Autant dire que j'ai du boulot.

Récupérer comme ils disent récupérer n'est pas facile. Parce que je sais bien qu'il n'y a rien à faire pour dormir à nouveau. Rien du tout. J'ai essayé de leur expliquer. Ils ne me prennent pas au sérieux et c'est plutôt dommage. Les comprimés, les perfusions, un vrai gâchis, c'est tout ce qu'il y a à en dire. De l'urologie violoniste. Gradation Tranxène 10 coloris Tranxène 20 sachet translucide Tranxène 50 mais rien de rien. Les pupilles dilatées les paupières corrodées le plafond compte vingt-sept lézardes quinze piqûres moisissures à l'angle gauche une tache comme un chaton viride ou une femme accroupie selon l'orientation des rayons lumineux.

Pour les benzo c'est différent. J'ai pris une feuille A3 et des crayons de couleurs. J'ai tracé crayon noir avec un livre pour règle ligne verticale substances horizontale années. Lexomil rose Rohypnol vert Ativan rouge Halcion jaune Xanax bleu. Une annexe en A4 recueille les impressions et les réminiscences gustatives a) effectives b) intérieures c). Il y a beaucoup de rose quand maman m'a manquée. Il y a beaucoup de rose barres sécables goût de talc des bouloches sur la langue ça peut sécuriser. Du bleu, tellement de bleu, sur les dernières années. L'amertume aux papilles alors je réalise des pelletées englouties des pelletées pleines poignées enfournées tête pimbêche le terreau du caveau paternel la terre la boue au palais substantiel des hordes bleutées sur le graphique désordre bleu thé sucre pathétique mange ma fille mange cuillère rose pour maman qu'on en soupe pour papa la glaise sait empâter les gorges la vacuité la profondeur qui luit dans la clameur rampante.

Je n'ai jamais su travailler. Je connais la douleur des étymologies mais toujours sans l'émoi de la surproduction. Le labeur sur moi-même s'avère plus qu'encombrant. Je me travaille au corps me laboure les neurones. Parfois aux creux sillons se dévoile une pandore. Je la dégage des ronces pour l'enfourir plus profond. Je suis la fossoyeuse de mon propre soma.

Je ne sais pas comment nommer mon mal. Cette misérable commune mesure. Chaque matin un médecin entre chambre 56. Il propose des mots neufs, pleines valises, des mots neufs. Des mètrages bigarrés qui se déroulent soyeux jusqu'au pieds de mon lit. Je tâte et je minaude je soupèse j'évalue. J'essaie aussi. Parfois. Si ça me va au teint. Le Lheureux en blouse blanche essaie de m'amadouer. Je redoute la facture et je sors la balance. Peser les mots est important. Un mot trop lourd, mal ajusté, déséquilibre la silhouette.

En sortant tout à l'heure le spécialiste m'a dit : ce n'est pas votre tête qui va mal, c'est votre cœur. Je ne yoyote pas de la tête. Je suis gâteuse du cœur. Cela m'a rassuré.

Je sais que je suis morte. Mais personne ne me croit. Ils me forcent à feinter et ce n'est pas pratique. Je dois beaucoup me maquiller. Aujourd'hui j'ai voulu percer sur ma tempe droite deux gros bubons rougeâtres. Quand le pus a giclé je ne me suis pas méfiée mais des lambeaux de peau ont collés à mon ongle. J'ai commandé un fond de teint couvrant à l'officine.

Depuis trois jours pourtant ils ne trouvent pas mon pouls. J'espérais un instant que l'évidence enfin leur bondisse à la gorge. Il n'en a rien été. Il n'en est jamais rien. Non vraiment. Rien du tout. Ils m'ont prescrit des gouttes qu'un interne en courant est allé me chercher. Il m'ont dit de dormir. Aucun n'a vu que mon thorax commençait à se décharner lorsque s'y posa l'inquiétude du stéthoscope inquisiteur.

Hier ou bien demain l'épiderme à l'index exhibera les phalanges. Hier ou bien demain puisque hier c'est tout le temps.

A la télévision une infirmière a été condamnée pour avoir pratiqué l'euthanasie à tort. L'euthanasie se pratique toujours à tort pour ceux qui prennent le deuil plutôt que l'usufruit. Le personnel de mon service se doit d'être rassuré. J'ai fait le travail à leur place.

La chambre 56 embaume la pourriture et le Poison de Dior. A l'heure de faire le lit, les aides soignantes font mine d'aérer normalement car elles sont très polies. Elles ont à leur ceinture une sorte de passe-partout qui dans un dur cliquetis déclenche le mécanisme enserrant les fenêtres. J'observe la guillotine en retenant mes tripes qui menacent de s'échoir accoudée près de l'angle. Les deux mains agrippées à ma panse plus molle encore qu'un scolopendre, je tente de leur rendre la pareille. Rien n'est plus difficile que la civilité.

Je ne sais pas combien de temps ça va ça peut durer. Ni comment je vais faire, comment je vais m'y prendre, un fois que seuls les os seront mon habitacle. Si ils oseront un jour. Enfin. Me laisser repartir. Ou si ils me broieront pour me dissimuler. Je me demande souvent quand la chair est mélasse à quoi ça servirait d'ailleurs. Que je ressorte. Nulle sangsue quotidienne, plus rien à rassasier.

Le Pavillon est à l'Est. Je sais pourquoi si souvent les pavillons sont à l'Est. Ils ne pourraient pas être ailleurs, au Sud par exemple. Ce serait imparfait. A cause de la luminosité, du soleil, oui c'est ça le soleil des revenants *le soleil*, pas assez, l'ombre les platanes. Pour décliner les corps ont des points cardinaux et des repères de bure. Le poignard dans le dos, l'Ouest ruée et pléthore. Quand viendra le matin que je n'attendrai plus, je saurai où est l'Eden.

Chloé Delaume
Revue *Singe*
Décembre 2003